

Quelques éléments explicatifs

1

Salle centrale du musée

Lieu singulier à l'architecture habitée...

Le nom atypique du musée interpelle le visiteur... “HIERON”, vient de la racine grecque “HIEROS” qui signifie sacré. Il fut fondé au 19^e siècle par le jésuite Victor Drevon (1820-1880) et le diplomate russo-espagnol Alexis de Sarachaga (1840-1918), qui décida de consacrer toute sa fortune à cet établissement en rassemblant une collection d'œuvres d'art internationales.

Le musée du Hiéron cache derrière une façade monumentale d'aspect classique, une étonnante architecture métallique influencée par Gustave Eiffel. Conçu par l'architecte parisien Noël Bion (1845-1925), il fut construit de 1890 à 1893. Depuis sa rénovation par les architectes Catherine Frenak et Béatrice Jullien (2005), ce monument construit spécifiquement pour être un musée, est l'un des plus anciens musées d'art sacré en France. Labellisé Musée de France, il est depuis peu protégé au titre des Monuments historiques.

Pierre, fer et verre...

Le plan du musée est composé de quatre galeries à éclairage zénithal, qui entourent la salle centrale, bel exemple d'architecture éclectique, mélangeant le plus pur classicisme, illustré par de magnifiques parements en pierres de taille, et une structure innovante pour l'époque, en métal et verre pour la couverture.

Les poutrelles métalliques structurant le dôme, sur la base du système d'assemblage des fers par rivetage à chaud conçu par Gustave Eiffel, inscrivent le musée dans une architecture de la fin du 19^e siècle. Des matériaux plus traditionnels, comme le bois et l'ardoise, sont utilisés en charpente et en couverture. Le verre apporte la lumière sommitale par les toitures extérieures et une verrière intérieure, jusqu'à l'étage de soubassement, grâce aux puits de lumière ponctuant le sol. Depuis la réhabilitation de 2005, ils sont complétés, dans la première et dernière galerie, de deux longues failles horizontales.

Le portail d'Anzy-le-Duc

France, Brionnais, 12^e siècle, première moitié

Pierre sculptée, H. 226 ; l. 251 cm

Date d'entrée, vers 1896

Le portail historié d'époque romane, proviendrait de l'ancienne église paroissiale Sainte-Marie d'Anzy-le-Duc (détruite en 1818 lorsque l'église prieurale devint paroissiale), situé à une vingtaine de kilomètres au sud de Paray-le-Monial. Acquis au début du 19^e siècle par la propriétaire du château d'Arcy et conservé un temps dans le parc du château, le marquis Léon de Fontenilles, châtelain d'Arcy en fait don au musée vers 1896.

Le linteau, est sculptée de la Vierge allaitant l'Enfant, au centre, figure rare, qui apparaît surtout à la fin du Moyen Âge. A droite sont représentées les saintes Femmes, tandis qu'à gauche saint Pierre tient la clé du paradis, et saint Etienne, vêtu de la dalmatique, le vêtement liturgique du diacre, porte un livre. Les deux autres personnages masculins peuvent être identifiés à Moïse tenant en ses mains les tables de la Loi et à saint Paul présentant sur un phylactère l'une de ses épîtres.

Cette scène terrestre s'oppose au tympan qui évoque une scène céleste, dans laquelle le Christ en majesté, représenté bénissant et tenant un livre, est assis dans une mandorle portée par deux anges. Les chapiteaux sculptés qui soutiennent la partie haute du portail sont ornés de prophètes.

Lors de son dépoussiérage en 2003, des traces de polychromie ont été retrouvées. Comme de nombreuses sculptures de cette période, l'ensemble, bien qu'en extérieur, était peint de vives couleurs.

Les décors marouflés

En 1902, le peintre d'affiches Hugo d'Alési (1849-1906) complète la salle par trois toiles marouflées sur le mur, placées à l'arrière de décors en plâtre peint, évoquant les civilisations pré-chrétiennes. Ce mode de présentation pédagogique pour les objets témoigne d'un système muséographique très en vogue au 19^e siècle.

A gauche, le petit-fils de Noé, Gomer, vient d'accomplir le sacrifice devant la roche de Solutré. Le dolmen de Chevresse (Morvan) est figuré au premier plan. Devant ce panneau peint était exposé le squelette de Solutré, d'époque préhistorique.

A droite, Moïse se présente devant le sphinx de Gizeh, tandis qu'un portique égyptien entouré de ruines occupe le premier plan. La momie et le sarcophage du 4^e siècle avant J.-C., acquis chez l'antiquaire lyonnais Payet par Alexis de Sarachaga en 1896, étaient exposés devant cette scène.

Un troisième décor avec la reine de Saba et le roi Salomon venait compléter l'ensemble. Depuis le remontage du tympan d'Anzy-le-Duc en 1953, il est conservé derrière une cloison.

La momie égyptienne

Alexis de Sarachaga (1840-1918) fit l'acquisition en 1896 chez l'antiquaire lyonnais Payet d'un sarcophage et d'une momie (fin du 4^e siècle avant J.-C.). Le couvercle du sarcophage présente, en son centre, la déesse Isis aux ailes déployées. Six génies momiformes veillent le défunt dans le registre inférieur. La radiographie du corps et la traduction de l'inscription, dans le cadre d'une étude réalisée en 1988, ont permis d'identifier la momie à un homme d'environ 1 mètre 75, âgé de 35 à 45 ans, au nom effacé (...djeb), né de Takharet (Égypte).

2

Sous le signe de la Croix →

Simha Torah

Georges JEANCLOS (1933-1997), 1978
Terre cuite, H. 53 ; l. 30 ; P. 28 cm
Dépôt Elisabeth Jeanclos, 2013

Cette œuvre en terre cuite de Georges Jeanclos fait référence à la fête juive Sim'hat Torah qui marque la fin du cycle annuel de lecture de la Torah. Elle est célébrée à la synagogue par les orants qui défilent autour de la bima (estrade de lecture) en chantant et dansant avec les rouleaux de la Torah. Le personnage sculpté par Jeanclos effectue une danse qui fait tourner son habit. Son attitude expressive, avec ses mains croisées sur sa poitrine, montre la joie profonde qui l'habite.

Georges Jeanclos (1933-1997)

Lauréat du Prix de Rome en 1959 et professeur à l'École nationale supérieure des Beaux-arts de Paris, à partir de 1966, Georges Jeanclos trouve un cheminement très personnel dans la sculpture de la terre, née en écho aux événements traumatisants de la Deuxième Guerre mondiale. Il réalise d'importantes commandes publiques dont l'église Saint-Ayoul à Provins où pour la première fois, en 1986, une œuvre contemporaine est intégrée à un tympan roman, la fontaine Saint-Julien-l'Hospitalier à Paris, le portail de Notre-Dame-de-la-Treille à Lille.

Megillah Ben Adam

Carole BENZAKEN (*1964), 2009-2011
Rouleau de dessins numérisés sur toile, H. 26 ; l. 3000 cm
Dépôt de l'artiste, 2014

En 2009, Carole Benzaken est invitée à exposer en Pologne dans un centre construit sur les

cendres d'une ancienne synagogue. Elle ressent alors le besoin de filmer le camp de Birkenau, "le petit bois de bouleaux". C'est à la suite de cette expérience qu'elle réalise les œuvres présentées au musée.

La *Megillah Ben Adam* est centrée sur le texte de la vision d'Ezéchiel dans lequel le prophète évoque la renaissance du peuple juif. L'artiste a dessiné lettre par lettre, les versets 1 à 14 du chapitre 37 d'Ezéchiel. L'ensemble des dessins de techniques mixtes ont ensuite été numérisés, donnant sa dimension au rouleau.

*Carole Benzaken (*1964)*

Née à Grenoble (Isère), Carole Benzaken vit et travaille à Paris. Ses premières œuvres font appel à une palette de couleurs vives et franches et jouent sur les effets de flou, de proche et de lointain. Elle pratique également la vidéo et la photo. Après plusieurs années passées aux Etats-Unis et un séjour en Pologne, elle se plonge dans la Bible et les textes hébraïques de l'Ancien Testament. Elle aborde alors le dessin en noir et blanc donnant une nouvelle orientation à sa carrière.

Le Christ au jardin des Oliviers

Italie, Rome, 15^e siècle
 Détrempe sur toile, H. 109 ; l. 97 cm
 Achat, 1883

L'évangile de Luc (22, 43) fait intervenir un ange venant du ciel pour fortifier Jésus en proie à la tristesse et à l'angoisse au mont des Oliviers, près du domaine de Gethsémani. Dans ce beau tableau réalisé en détrempe – technique peu répandue où les couleurs délayées avec de l'eau sont utilisées sur une fine toile simplement encollée –, un autre ange, hors de toute référence scripturaire, se fait annonciateur. Anticipant les épisodes de la Passion, il désigne la croix et la couronne d'épines au Christ agenouillé dans un jardin enclos, évoquant le jardin des Oliviers.

La messe de saint Grégoire

Allemagne, 15^e siècle, fin
 Huile sur panneau de chêne, H. 91,2 ; l. 72,9 ; P. 1,8 cm
 Achat, 1879

Le premier tableau entré dans les collections du musée en 1879 illustre la vision du pape Grégoire le Grand († 604) pendant une messe, au cours de laquelle, le Christ lui apparût miraculeusement sur l'autel après qu'un de ses assistants eut douté de la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie. Le développement de cette iconographie à la fin du Moyen Âge permettait de rappeler aux fidèles que le sacrifice du Christ sur la croix, renouvelé quotidiennement par la consécration pendant l'Eucharistie, leur donnait l'assurance de la Rédemption.

Du sang et des larmes

Hélène MUGOT (*1953), 2004
 Gouttes de verre rouge et de cristal clair, H. 420 ; l. 650 cm
 Achat, 2013

Ce mur de larmes et de sang mêlés évoque l'ardente Marie-Madeleine au pied de la croix, ses pleurs embrassant le sang du crucifié. Les 311 larmes, toutes de cristal, et les 267 gouttes de sang en verre rouge, se déploient en un triptyque monumental de 578 gouttes, sur près de 4 mètres 20 de hauteur et 6 mètres 50 de largeur. Le titre de l'œuvre est une référence à la phrase de Winston Churchill devant la Chambre des communes en mai 1940 : « Je n'ai rien à offrir que du sang, du labeur, des larmes et de la sueur ».

Hélène Mugot (*1953)

Née à Bejaïa (Bougie) en Algérie, Hélène Mugot vit et travaille à Gentilly (Val-de-Marne). Diplômée de l'École nationale supérieure des Beaux-arts de Paris en 1977, elle est ensuite pensionnaire à la Villa Médicis à Rome. Artiste de la lumière, Hélène Mugot s'empare, pour la révéler, de techniques aussi diverses que la photographie, l'holographie, la vidéo et de matériaux tels que le verre, le cristal, les prismes optiques, l'or ou le bronze...

4

Troisième galerie : « Le Cœur de Jésus »

Le Sacré-Cœur

Maurice DENIS (1870-1943), 1930

Huile sur toile, H. 54 ; l. 45 cm

Don docteur René Gaillard (1908-1991), 1993

Cette œuvre est la variante d'un autre tableau connu de Maurice Denis, le Sacré-Cœur de la Triennale représentant le Christ crucifié au cœur en feu dont il avait déjà donné une version verticale en 1930 à la demande de René de Castera. A la figuration habituelle du Sacré-Cœur, l'artiste a substitué un brasier d'amour brûlant avec des flammes. La Vierge, malgré sa douleur, s'appuie sur le cœur embrasé, tandis que le visage de Jésus repose sur la tête de sa mère. L'arrière-plan reprend les paysages de Terre Sainte où Maurice Denis s'était rendu en 1929.

Maurice Denis (1870-1943)

Maurice Denis habite et travaille durant presque toute sa vie à Saint-Germain-en-Laye où un musée lui est aujourd'hui dédié. Membre du groupe des Nabis qui s'est formé après 1888, il en est le théoricien. Synthétique et symbolique, un temps proche de l'Art nouveau, sa peinture s'oriente ensuite vers un classicisme renouvelé. Les scènes intimes et familiales, les thèmes religieux, les paysages d'Italie et de Bretagne sont très présents dans son œuvre. En 1919, il fonde avec George Desvallières les Ateliers d'Art sacré, dans une perspective de renouveau de l'art chrétien.

La pièce intrus appartient au tableau de Diane de Valou intitulé Le Cœur et qui se trouve dans la même galerie.

Le Cœur

Diane de VALOU (*1960), 2008
Encaustique sur bois, H. 60 ; l. 60 cm
Don de l'artiste, 2008

L'œuvre, en lien avec le culte du Sacré-Cœur, commandée en 2008 par le musée du Hiéron a inspiré Pascal Payen-Appenzeller (écrivain et poète) : *“Les visages sortent du cœur. La lumière a donné sa couleur à l'œil qui voit dans le monde glissant apparait la forme qui fond en or l'espace et le temps n'est plus un ordre ni une géométrie. Ici, l'épaisseur est en extase”*. L'artiste travaille essentiellement à l'encaustique, un medium très utilisé durant l'Antiquité, à la mise en œuvre complexe : les pigments sont liés dans la cire fondue puis appliqués à chaud sur le support.

*Diane de Valou (*1960)*

Après un séjour à New-York, Diane de Valou est admise à l'école Camondo. Sa rencontre avec Andrée Putman la confirme dans sa voie vers la peinture. A l'École des Beaux-arts, elle découvre la liberté de la forme sous l'œil de son maître Olivier Debré. Aujourd'hui, l'artiste partage son temps entre l'Inde et la Bourgogne. Elle travaille essentiellement à l'encaustique, technique antique qui lui permet, grâce à la matité de la cire et à la superposition des couches picturales, de jouer sur la transparence et la mouvance de la matière.

La Cène

Italie du nord, Lombardie, 17^e siècle, début
 Huile sur toile, H. 101,5 ; l. 208 cm
 Achat, 1883

Par sa disposition et sa taille, le tableau reprend, avec des variantes, la composition pour le réfectoire des dominicains de Sainte-Marie-des-Grâces à Milan (1497), inaugurée par Léonard de Vinci. Cette iconographie, maintes fois reprise, fige le dramatique moment où le Christ annonce que l'un des siens le trahira, pendant que les apôtres manifestent leur émotion. Judas représenté de dos demeure le traître que l'on désigne, mais l'habitude médiévale de le représenter à une échelle plus petite ou à l'extrémité de la composition est abandonnée. La représentation du chat très fréquente dans la peinture italienne, pourrait avoir été utilisée comme symbole de l'esprit diabolique, vaincu par l'Eucharistie.

Le repas à Emmaüs

Atelier de Paolo VÉRONÈSE (1528-1588), Italie
 Huile sur toile, H. 99,0 ; l. 117,0 cm
 Achat, 1883

Se référant au tableau de P. Véronèse (conservé à Rotterdam), cette toile illustre le succès d'une formule iconographique vénitienne du 16^e siècle, la fraction du pain et la figure du pèlerin en une seule représentation. Le repas d'Emmaüs remplace progressivement la rencontre du Christ ressuscité et des deux disciples sur le chemin d'Emmaüs (Luc 24, 13-28). Par leurs gestes, les disciples manifestent leur surprise de rencontrer Jésus. On reprocha à l'artiste l'utilisation abusive de détails de la vie quotidienne. Le chien, reconnu pour sa glotonnerie, évoquerait la nourriture corporelle en opposition à la nourriture céleste.

La Via Vitae

Joseph CHAUMET, orfèvre parisien (1852-1928), 1904

Pièce monumentale d'orfèvrerie : marbres, albâtre, or, ivoire, diamants, rubis, cristal de roche, bronze doré, onyx, laiton, H. 270 ; l. 300 cm

Achat, 2005

Sur les pentes d'une montagne de marbre, entourée de flots d'albâtre, dix groupes de figures chrysléphantines (en or et en ivoire) retracent la vie du Christ. De gauche à droite, par niveau : *La Nativité*, *Jésus parmi les docteurs*, *Le Sermon sur la montagne*, *Les Noces de Cana*, *La Résurrection de Lazare*, *La Cène*, *Le Christ au jardin des oliviers*, *La Flagellation*, *La Crucifixion* et *La Résurrection*. L'ensemble se termine par deux statues allégoriques de l'Harmonie et de l'Amour, brandissant l'hostie sous une gloire rayonnante symbolisant la Trinité.

Joseph Chaumet (1852-1928)

Joseph Chaumet épouse Marie Morel, fille d'un joaillier renommé et prend la direction de l'entreprise de son beau-père à partir de 1889 et pendant plus de 50 ans, lui donnant son véritable essor. Il installe la joaillerie au numéro 12 de la place Vendôme à Paris et lui donne plus tard son nom qu'elle porte encore aujourd'hui : Chaumet.

Joseph Chaumet se distingue dans son métier par sa grande connaissance des perles et des pierres précieuses et par son sens des affaires. Il fera la renommée de la bijouterie par son savoir-faire et sa capacité à tisser des liens d'amitié avec ses clients. Les familles princières ou les grandes familles d'industriels lui commandent de nombreux bijoux surtout à l'occasion de mariages (voir la corbeille de la mariée). L'impératrice Eugénie alors en exil est une fidèle cliente ainsi que la famille Schneider qui possède les forges du Creusot.

Sa clientèle est variée et provient de tous les pays : États-Unis, Angleterre (il ouvre des succursales dans ces deux pays), Grèce, Turquie, Pologne, Russie, Bulgarie etc. Le joaillier est réputé pour sa créativité et son sens de la valorisation des pierres. Il remploie souvent d'anciens bijoux de famille pour en créer de nouveaux, au goût du jour, à l'occasion de mariages par exemple. Il en réalise d'autres sur commande, parfois étonnants comme la création de bagues et de pendentifs avec sertissage de fragments de vitraux de la cathédrale de Reims, bombardée pendant la Première Guerre mondiale. Joseph Chaumet est décrit également comme un homme de foi qui agit en faveur des déshérités (orphelinats, dispensaires, aide aux paroisses etc.)

Il crée deux œuvres d'art sacré exceptionnelles : le *Christus Vincit* (présenté à l'Exposition universelle de 1900) et la *Via Vitae* (1904). Son but est de lutter contre l'antycléricisme ambiant.

Calice

Severino FAVALE, Italie, Florence, 1572

Argent doré, cuivre doré et émaillé, H. 20,0 ; l. 12,2 cm

Date d'entrée et provenance inconnues

Le calice est le vase sacré avec lequel le célébrant consacre le vin pendant la messe. Habituellement en matériau précieux, il a la forme d'une coupe sur pied et tige, généralement avec un nœud central. Ce rare objet d'art florentin est daté (1572) et signé de l'orfèvre "SEVERINO FAVALE FECIT FIR ANO DNI MD/LX/XII".

Cette inscription apparaissant tout autour du nœud est complétée par les initiales "SF", pour Severino Favale, gravées sous le pied.

Les deux intrus appartiennent au calice et à l'encensoir présentés dans la même vitrine.

Calice

15^e siècle

Cuivre doré très altéré (enfouissement au moment de la Révolution Française ?), H. 17,1 cm

Don Diano, 1929 ; provenance : église du Cruet, Savoie

Le calice et la patène sont bénis par un évêque avant leur première utilisation. Entre le 17^e siècle et 1965 (date du Concile Vatican II), ils étaient obligatoirement en argent doré ou en or.

Encensoir

Bronze, 15^e siècle (?)

H. 21,5 ; l. 11,2 cm

Date d'entrée et provenance inconnues

L'encensoir est un brûle-parfum servant à l'encensement suspendu à trois longues chaînes qui, sur cet objet, ont disparu. Il comporte généralement un couvercle perforé, attaché à une quatrième chaîne. L'encens est mis sur les braises contenues dans une doublure à la partie inférieure. Il s'accompagne d'une sorte de réserve dénommée navette à encens, accompagnée d'une cuillère généralement attachée par une chaînette, servant à mettre l'encens de la navette dans l'encensoir. Ils sont représentés dans un tableau accroché à proximité, *La Communion de la Vierge* (n°1.125). Symbole de la prière qui monte vers Dieu et représentant aussi l'odeur du Royaume céleste, il est beaucoup utilisé lors des cérémonies. Son usage est mentionné dans la Bible (Exode 30, 8 ; Psaumes 140 et Luc 1, 9-10).

J'entre dans mon jardin, ma sœur, ma bien-aimée"

AMARANTE - Catherine Derrier (*1961) et Nathalie Fritsch (*1969), France, 2013
Rhodoïd et cire avec phrases du *Cantique des Cantiques*, H. 420 ; l. 334 cm
Installation à l'occasion de l'exposition 2013 "*Une spiritualité au féminin*"

Sur cette grande cimaise se déploie l'œuvre créée in situ par les deux artistes, Catherine Derrier et Nathalie Fritsch, librement inspirée des ouvrages de paperoles des moniales. Le poème biblique du *Cantique des Cantiques* est ici imprimé sur un support transparent, partiellement trempé dans de la cire d'abeille afin d'accentuer les jeux d'ombres. Le dessin ornemental des papiers roulés et son intention invasive s'articule autour du vide d'une mandorle. La lumière révèle les pourtours d'une multitude d'entrelacs dévoilant les fragments d'un texte sacré.

Noces de papier

AMARANTE - Catherine Derrier (*1961) et Nathalie Fritsch (*1969), France, 2009
Pétales de papier de soie, H. 200 ; l. 30 cm
Dépôt des artistes, 2014

Cette œuvre est composée de pétales de soie, utilisés lors des mariages, dont la forme évoque des hosties.

Vasque

AMARANTE - Catherine Derrier (*1961) et Nathalie Fritsch (*1969), France, 2010
Papier découpé

Œuvre réalisée à l'occasion de la manifestation *Ultra dentelles* du 5 février au 27 mars 2010 sur 4 lieux parisiens.

Stand Foire de Paris

AMARANTE - Catherine Derrier (*1961) et Nathalie Fritsch (*1969), France, 2009
Papier découpé

Conception et réalisation de résilles de papier pouvant s'utiliser en décors événementiels, dans l'architecture ou décoration intérieure. Motifs originaux, séries limitées, réalisées manuellement, sur mesure.

*Amarante - Catherine Derrier (*1961) et Nathalie Fritsch (*1969)*

Catherine Derrier et Nathalie Fritsch vivent et travaillent à Sens (Yonne). Elles se sont rencontrées alors qu'elles étaient assistantes du peintre Jean-Pierre Pincemin. Depuis, elles mènent régulièrement un travail à quatre mains où le papier, la lumière et le temps tiennent un rôle primordial. En se réappropriant d'anciennes techniques, elles plient, roulent, découpent, huilent, vernissent, brûlent différents papiers, kraft, journal recyclé, feuille de soie... qui n'ont pour fragilité que l'apparence.